

L'anarchie et l'écologie semblent partager de nombreux points communs. Tel est le sentiment d'un grand nombre de militants alternatifs et altermondialistes, voire de l'opinion publique. Ainsi, selon plusieurs auteurs évoqués par le sociologue Danny Trom, « la "sensibilité" écologiste serait celle du "socialisme libertaire" (critique de l'État, volonté de dépasser le clivage capital/travail, utopie des petites communautés autogérées, tiers-mondisme), d'une utopie romantique "rousseauiste", libertaire »¹.

Il n'est pas sûr, toutefois, que la grande majorité des militants ou des intellectuels qui se disent écologistes rejoignent cette conception. Il est encore moins certain que les anarchistes s'y reconnaissent, en tous les cas ceux qui récusent l'utopie, le naturalisme naïf, le micro-communautarisme ou bien Rousseau. De quoi interpeller les écologistes qui se considèrent comme libertaires ou les anarchistes qui se veulent écologistes.

Écologie, écologisme, écologie politique, anarchie, anarchisme

Au fond, la question hérite d'une confusion initiale : l'assimilation de l'écologie, qui est une science depuis sa création en 1866, avec l'écologisme, pensée ou mouvement, qui s'élabore sous ce nom à partir des années 1970 et qui entretient des rapports en réalité complexes avec cette science.

De surcroît, l'« écologisme » est souvent appelé « écologie politique », ce qui constitue une autre

1. Trom Danny (1990) : « Le Parler Vert : réflexion sur les structures discursives de l'idéologie écologiste ». *Politix*, 3-9, p.44-52, p. 44.

confusion. En effet, si l'on considère que l'écologie est bien une science, en particulier une « science naturelle » au même titre que la botanique ou la zoologie dont elle serait d'ailleurs la synthèse, quel sens aurait donc une « botanique politique » ou bien une « zoologie politique » ?

L'introduction du « politique » pose ainsi un premier problème. S'y ajoute un second, car de quelle « politique » s'agit-il ? L'anarchisme est concerné, mais il récusé la « politique politicienne » et l'électoratisme avec lesquels la « politique » est souvent confondue.

La complexité du rapport que l'écologisme entretient avec la science se traduit notamment par le fait que de nombreux écologistes ne considèrent pas, ou plus, l'écologie comme une science, mais comme autre chose. Soit un état : celui d'une nature vierge, sauvage et intacte, sans êtres humains ou bien avec eux en tant que prédateurs et destructeurs – conception qui peut être qualifiée de « naturalisme absolu ». Soit une philosophie : plus ou moins reliée à ce naturalisme, qui considère prioritairement le monde sous l'angle du « sauvage » et du « vivant ». Soit un mode de vie : un comportement vertueux décliné en « gestes écologiques » visant à conserver ou à protéger la nature ; cette sensibilité n'est d'ailleurs pas incompatible avec le scientisme écologiste puisque ce seraient les experts écologues et leurs interprètes qui donneraient la marche à suivre.

Pour le biologiste Guy Bénéty, « l'écologisme » peut aussi être considéré comme « une contre-culture nécessaire, habitée par le souci de l'autre (humain, animal ou écosystème) »². Sa synthèse viserait une façon d'« habiter la terre ». Les autres disciplines

2. Bénéty Guy (1993) : « La tentation "globalitaire" ». *Revue Quart Monde*, 146.

concernées (géographie, anthropologie, sociologie, économie) se retrouvent ainsi plus ou moins disqualifiées. Ou bien elles sont englouties par le fantasme d'une « Big Science » et d'une vision unique se rapprochant du « monisme » (unité de l'inerte et du vivant) postulé par Ernst Haeckel (1834-1919), le fondateur de l'écologie.

Certes, le citoyen ne fait pas tous ces distinguos. Il retient surtout l'idée d'une « défense de la nature ». Des penseurs ou des militants écologistes s'évertuent également à dissocier l'aspect philosophique de la contrainte scientiste, mais l'orientation mystique qui en découle souvent est confirmée par le fait que les religions s'en sont emparées – ou ré-emparées dans le cas du « puritanisme vert ».

L'anarchie n'échappe pas non plus à des interprétations confuses, souvent erronées. Elle est d'abord une situation : une absence de gouvernement. Ou bien d'autorité dans le sens d'ordre imposé, de prescriptions et d'injonctions. C'est bien son caractère obligatoire qui est refusé par l'anarchiste, et qui ne se confond pas avec la compétence mise en jeu.

L'état anarchique peut être aussi un horizon, une aspiration, un idéal visant à cette absence de gouvernement dans tous les domaines, pas seulement politique mais aussi économique, social ou culturel, sous le mode de la « gestion directe » (ou « autogestion »). Pour y parvenir, il est organisé et théorisé par l'« anarchisme » – pensée et action – un terme qui n'apparaît qu'à la fin du XIX^e siècle.

De nos jours, la profondeur historique et la portée théorique de l'anarchisme sont bafouées par un traitement médiatique et politicien malhonnête qui cherche à le résumer en chaos et violence, nonobstant ses réalisations positives (coopératives, autogestion, mutuellisme, égalité des genres...). L'anarchie ne dis-

pose pas du même traitement de faveur que l'écologie. Il suffit de mesurer le temps ou la place qui lui sont accordés dans l'espace public.

Les confusions qui touchent l'écologie et l'anarchie ne relèvent toutefois pas du même plan. Si l'écologie est d'abord une science, l'anarchie ne l'est pas du tout comme nous le détaillerons plus loin. L'analyse de l'écologie ou de l'écologisme est également difficile puisque, de nos jours, tout le monde se dit peu ou prou « écolo ». Ce phénomène consensuel, déjà signalé à la fin des années 1980 par trois sociologues, s'est depuis étendu³. L'écologie devenue consensuelle se retrouve parée de toutes les vertus tandis que l'anarchie est encore renvoyée au chaos.

En outre, pour certains, du côté politique, l'écologie serait morte⁴. Pour d'autres, du côté savant, elle aurait été « kidnappée »⁵. Elle est également l'objet d'une critique libérale ou conservatrice. Au-delà d'une dénonciation des outrances de l'écologisme, celle-ci vise en réalité un statu quo du système économique et politique, ce qui la distingue de la critique anarchiste.

Malgré tout, les points communs entre anarchisme et écologisme ne seraient-ils pas plus nombreux et positifs que rares et négatifs ?

N'y aurait-il pas, en effet, une même aspiration à un monde meilleur, plus proche de la nature, respectant les espèces vivantes et les paysages, fait de com-

3. Alphanbéry Pierre, Bitoun Pierre, Dupont Yves (1991) : *L'Équivoque écologique*. Paris, La Découverte, 280 p.

4. Nicolino Fabrice (2011) : *Qui a tué l'écologie ? Pamphlet*. Paris, Les Liens qui libèrent, 316 p. Notons au passage la confusion récurrente entre écologisme et écologie. L'écologie scientifique n'ayant pas été assassinée, elle se porte bien, du moins *a priori*.

5. Guille-Escuret Georges (2014) : *L'Écologie kidnappée*. Paris, PUF, 358 p. Lévêque Christian (2013) : *L'Écologie est-elle encore scientifique ?* Versailles, Quae, 146 p.

munautés solidaires et tolérantes ? N'y aurait-il pas la même détestation d'un monde dominé par l'argent, les guerres et la soif du pouvoir ? N'y aurait-il pas des personnages emblématiques qui auraient théorisé ou pratiqué la relation entre les deux ? Certaines solutions ne seraient-elles pas identiques (économie circulaire, circuits courts, agroécologie, démocratie directe...) ?

Or si l'on creuse toutes ces questions, il s'avère que les choses sont plus compliquées que cela, moins linéaires, voire carrément antagoniques, à condition de préciser de quoi parle-t-on. Comme ces questions sont nombreuses, toutes ne seront pas traitées.

On peut les aborder par trois grandes problématiques : le contenu exact de l'écologisme et de l'anarchisme ; leur rapport à la science ; leur histoire et leur géographie qui soulèvent la question de leur contextualisation. Il faut pour cela aller au-delà des récits convenus ou complaisants. Écologistes comme anarchistes ignorent souvent de grands pans de leur propre histoire, se contentant souvent d'idées reçues, parfois généreuses mais souvent approximatives.

L'approche peut se faire de deux manières : soit de façon essentialiste, en analysant un contenu relevant du présent et fondé sur des proclamations à caractère éternel, en privilégiant les principes ; soit de façon géohistorique, située dans le temps, c'est-à-dire située dans l'espace (géographie) et dans une société (sociologie, anthropologie), en mettant les intentions et les principes à l'épreuve de leur concrétisation.

La première approche est celle de la facilité : on peut énumérer, comme dans un catalogue, telle ou telle caractéristique en privilégiant celles qui semblent faire davantage sens, en éliminant les angles morts, en cachant les personnages ou les faits problématiques. Elle tombe en réalité dans l'idéologie.

La seconde, celle qui est choisie, est plus ardue car plus ample. En étendant le champ des connaissances à plus de deux siècles d'histoire, elle contextualise l'idée, la met en rapport avec les forces idéologiques et sociales du moment, dévoile les choix effectués, les chemins qui n'ont pas été suivis, et pourquoi. Contrairement au dogme qui fige les principes, la pensée est en évolution perpétuelle.

Cette démarche implique, dans un souci de critique quasi nominaliste, de bien définir les termes mobilisés, souvent utilisés de façon confuse ou trompeuse. Prenons l'exemple du concept de « productivisme », et donc d'« anti-productivisme ».

Selon l'interprétation courante, le productivisme désigne un système qui « produit pour produire ». Or, dans la société capitaliste actuelle, la production a pour objectif de vendre, de dégager du profit. Le capitalisme ne produit pas pour produire, mais pour écouler la marchandise. Il peut certes vendre à perte, jeter ou même, en certains cas, donner (charité), mais, à terme, il s'y retrouve financièrement. Sinon, il disparaîtrait.

Certes le terme de « productivisme » finit par désigner un système de production privilégiant la productivité grâce au machinisme ou la chimie. Mais il est préférable de parler d'« intensification », laquelle ne prend d'ailleurs pas la même forme dans l'industrie et dans l'agriculture. On comprendra mieux la confusion que le concept de productivisme véhicule quand on analysera plus loin son origine.

L'histoire de la pensée anarchiste est bien documentée grâce à une bibliographie fournie et à condition d'éviter les récits sensationnalistes. Mais l'histoire de la pensée écologiste est plus délicate à cerner. Compte tenu de sa progression dans la sphère publique, les écologistes, à la recherche croissante d'une légitiba-

tion dans le passé éprouvent le besoin d'identifier des précurseurs. Il faut montrer qu'il y avait des prophètes dont le présent écologiste constitue la réalisation prévisible, donc juste, de ce qui avait été annoncé. Mais, « dans un paysage médiatique saturé par un foisonnement d'interventions qui se déclament écologistes, il est aujourd'hui difficile de s'y repérer »⁶.

Un rapport à la nature et à l'histoire

L'histoire de la pensée mobilise en écologie comme en anarchie, surtout la première, un sujet difficile à traiter : la nature. Celle-ci est-elle extérieure ou intérieure à l'être humain ? Mais formuler cette interrogation ne revient-il pas à donner trop d'importance à l'humain : la nature existe-t-elle avec ou sans l'homme ? Des générations de penseurs donnent des réponses différentes.

Une distinction majeure apparaît néanmoins. Selon des canons venus des intellectuels américains, l'écologisme postule trois approches qui peuvent être antinomiques : l'anthropocentrisme place l'être humain au centre du monde et de la réflexion ; l'écocentrisme, focalise le système de valeurs sur la nature ; le biocentrisme accorde une dignité morale aux « non-humains » et peut en faire des sujets de droit⁷. L'écologisme est-il un humanisme ou bien son opposé ? La question est régulièrement posée.

Quant à l'anarchisme, il considère la nature comme un fait social, un domaine défini par les interactions entre la multitude historique et anthropologique des êtres humains, entre les éléments physiques et les artefacts. « Nature et culture ne sont pas antago-

6. Jacob Jean (2024) : *Figure(s) de l'écologisme, de la science à la politique*. Paris, Le Cavalier bleu, 282 p.

7. Cf. notices du *Dictionnaire critique de l'anthropocène* (2020). Paris, CNRS Éditions.

niques, mais réciproquement déterminées. De toute façon, les humains, lorsqu'ils transforment le monde, modifient aussi leurs êtres »⁸. Le courant « naturien », présent au sein de l'anarchisme dès la fin du XIX^e siècle et renouvelé de nos jours par l'« anti-industrialisme », porte d'ailleurs sa critique non pas contre l'idée de transformation, mais contre la façon dont celle-ci est effectuée par la « civilisation ».

Nul doute que le rapport à la nature, ou le « sentiment de la nature » pour reprendre une formule énoncée par le géographe anarchiste Élisée Reclus (1830-1905) et reprise par l'historien-géographe écologiste Bernard Charbonneau (1910-1996) en 1937, sans d'ailleurs que celui-ci fasse référence à Reclus, a toujours été présent, et dans toutes les sociétés. Il existe pour la simple raison que la nature est là : mais sous des formes et des interprétations différentes, à commencer par son vocable qui ne véhicule pas le même sens selon les cultures. Tous les penseurs parlent-ils de la même chose que nous ? N'avons-nous pas envie d'y voir ce que nous voulons y voir ?

Quelques personnages se retrouvent donc mobilisés comme Thoreau ou comme Reclus avec le risque de méconnaître le fond de leur pensée, souvent très vaste, et de la simplifier à notre gré⁹. Thoreau, par exemple, est anti-esclavagiste, désobéissant de certaines lois, mais respectueux d'autres lois. Il n'est pas contre l'État. Élisée Reclus, quand il aborde « le sentiment de la nature » au cours des années 1860, le futur compagnon de Kropotkine, n'est alors, au-delà de certaines prémisses libertaires, qu'un républicain

8. Déjean Jack (2023) : *Nature et Anarchie*. Caen, Local Apache, 386 p., p. 17.

9. Eprendre Nicolas (2024) « Walden ». *Élisée Reclus, les 101 mots*, Pauline Couteau, Nicolas Eprendre, Federico Ferretti et Philippe Pelletier coord., Dijon, Presses du réel, 514 p., p. 492-496.

de gauche frayant avec l'humanisme de bon aloi : le saint-simonisme quand même, le fouriérisme un peu, le proudhonisme pas vraiment, le blanquisme pas du tout. La tragédie de la Commune de Paris (1871) le fait basculer du côté du socialisme insurrectionnel et anti-autoritaire de Bakounine auquel il n'avait pas vraiment adhéré quand il avait fait sa connaissance (1864).

Reclus a fait découvrir au monde francophone le livre du diplomate George Perkins Marsh (1801-1882), *Man and Nature* (1864), l'un des premiers ouvrages qui propose une synthèse des impacts provoqués par l'être humain sur les milieux naturels. Les deux hommes entament une correspondance qui cesse après 1871. Ils suivent en effet une voie politique et intellectuelle radicalement différente¹⁰. Quand il évoque plus tard la création des parcs nationaux états-uniens dans *L'Homme et la Terre* (1905), Reclus ne se réfère même pas à Marsh qui en est pourtant l'inspirateur direct.

Les idées de Marsh, calviniste puritain, partisan des whigs, ambassadeur du gouvernement républicain des États-Unis ne correspondent plus à celles de Reclus, communex, socialiste, anarchiste et géographe. Il serait néanmoins tentant de considérer Reclus comme un véritable précurseur de l'écologie, comme plusieurs auteurs ont essayé de le faire¹¹. Mais Reclus a ignoré l'écologie créée en son temps par Ernst Haeckel (1866), puisqu'il a critiqué ce savant prussien partisan du social-darwinisme, et qu'il a choisi la mésologie, ou « science des milieux ».

10. Pelletier Philippe (2020) : « Élisée Reclus et George Perkins Marsh, convergence et rupture ». *Annales de géographie*, 732, p. 104-125.

11. Béatrice Giblin (1981), John P. Clark (1996), Jean-Didier Vincent (2010), Serge Audier (2017).

La recherche de précurseurs pose deux problèmes¹². D'une part, elle est lestée par une vision téléologique : arriverait ce qui devrait arriver. D'autre part, elle se place du côté d'une histoire des vainqueurs : ceux qui triomphent (« on vous l'avait bien dit »), ceux qui l'écrivent, ceux qui la réécrivent et ceux qui la diffusent. Le positionnement favorable de l'écologie dans une grande partie de la presse confirme ce succès.

Sens de l'histoire ou cours de la liberté ?

Selon les principaux penseurs anarchistes, l'histoire n'a pas d'autre sens que celui que les êtres humains lui donnent individuellement ou collectivement. Il peut y avoir progrès comme il peut y avoir régress ainsi que la formule Élisée Reclus à partir de Vico, lui-même repensé par Proudhon *via* Michelet. Cette approche s'oppose donc à la philosophie de l'histoire conçue par les libéraux (Cousin), les marxistes, voire les naturalistes évolutionnistes. Elle constate certes un déterminisme des causes matérielles, mais relatif ou chaotique, modulable par la volonté humaine.

C'est probablement Friedrich Nietzsche (1844-1900) qui, bien que n'étant pas lui-même anarchiste et proférant des jugements à l'emporte-pièce sur l'anarchisme qu'il résumait au tyrannicide, a le mieux exprimé une critique anarchiste de la philosophie de l'histoire en avançant l'idée d'an-historicité (*anhistorisch*)¹³. Quant à l'anarchiste Gustav Landauer (1870-1919), qui s'insurge contre la théorie marxiste de la fatalité historique qui mènerait inéluctablement le prolétariat au communisme, « le passé n'est pas quelque chose de terminé mais qui au contraire devient » (*La Révolution*, 1907).

12. Isabelle Lefort, communication personnelle.

13. Nietzsche Friedrich (1874) : *Unzeitgemässe Betrachtungen (Seconde considération inactuelle)*. Leipzig, trad. Geneviève Blanquis.

L'anarchisme qui privilégie le ici et maintenant se méfie des dogmes qui annoncent l'enfer ou le paradis, et donc des prophètes qui s'en chargent. Ces prophètes, de surcroît, sont en position de gourous, de maîtres et de chefs. Selon Pierre Kropotkine (1842-1922), ils seraient même à l'origine de l'État (et non la propriété privée comme le pense Engels, ou la guerre comme le pense Schmitt). L'écriture de l'histoire patentée permet la légitimation d'un pouvoir et l'instauration de dispositifs qui répondent à telle ou telle situation, y compris écologique.

Pour autant, il ne manque pas d'ambiguïtés chez les anarchistes vis-à-vis de l'histoire, moins sur le registre téléologique que sur celui de l'optimisme et du pessimisme. Pour la plupart de leurs penseurs, c'est l'optimisme à plus ou moins long terme ou à dose plus ou moins forte qui l'emporte. L'anarchie arrivera tôt ou tard (Kropotkine, Reclus...), ou bien la liberté (Stirner...), avec parfois un mélange détonnant de nihilisme qui peut ramener au pessimisme.

Quant à l'écologisme fondé sur une philosophie de la nature, il est en butte à l'interprétation de son sens : est-ce la nature qui nous dicte ses lois, et donc nos lois, au risque du déterminisme ? Est-ce que ce sont les hommes qui l'interprètent, au risque de l'anthropocentrisme ? Une écriture de la nature serait-elle aussi équivoque qu'une écriture de l'histoire ?

Tantôt prisonniers du substrat biologique de l'écologie savante, tantôt s'en émancipant pour exagérer les désastres du monde contemporain, les penseurs écologistes font la plupart du temps preuve de pessimisme, ce qui alimente leur catastrophisme urgentiste. Le « principe responsabilité » (1979), dramatique sinon nihiliste, que le philosophe Hans Jonas (1903-1993) oppose délibérément au « principe espérance » (1944, 1955 et 1959) du philosophe marxien Ernst Bloch (1855-1977), en est l'un des symboles.

Le catastrophisme se veut vertueux puisqu'il accompagne les « lanceurs d'alerte ». Mais il est largement issu, en Occident, du vieux fond religieux eschatologique – la Bible se termine par un texte furieux sur l'Apocalypse. La plupart de ses thuriféraires (John Muir, Rachel Carson, Al Gore, Jacques Ellul, Jean Dorst...) relève d'ailleurs du protestantisme puritain où l'être humain prédateur commet le péché. La tentation devient forte de noircir le tableau environnemental et l'avenir.

Situation ou doctrine ?

La science de l'écologie est née à un moment donné, dans un contexte qui n'est pas anodin, et avec des savants qui ne le sont pas davantage. Elle apparaît dans le sillage du darwinisme auquel Haeckel et ses épigones donnent une interprétation gladiatrice où la « lutte pour l'existence » devient la « survie des plus forts » chez les espèces végétales, animales et humaines. Par la suite, elle prend aussi en compte la question de la protection de la nature, généralement sous un angle biologique. C'est uniquement sous cette acception que nous parlons d'écologie.

L'écologisme se revendique peu ou prou de cette écologie savante ou scientifique. Mais tout écologiste n'est pas forcément écologue, tout écologue n'est pas forcément écologiste même si l'opinion courante fait le mélange. Cette confusion n'est d'ailleurs pas neutre.

Bien souvent, les deux idées de l'écologie et de l'anarchie sont considérées comme traduisant un état harmonieux du monde, soit comme horizon à atteindre, soit comme paradis perdu, soit comme situation en partie déjà existante. Mais leur point intellectuel de départ est radicalement diffé-

rent. L'écologie part de la nature et de la biologie. L'anarchie part du politique et de la question sociale.

Du -ie au -isme

Au cours de leur histoire respective, écologie et anarchie ont été suffixées d'un -isme, procédé sémantique qui a donné écologisme et anarchisme. Outre le passage du féminin au masculin qui n'a qu'une certaine signification dans les langues genrées, ce procédé les a érigées au statut de doctrine. Il est ici entendu que la doctrine en tant que corps de pensée se distingue du dogme en ce que ce dernier relève d'une forme d'étroitesse idéologique sur le fond, la forme et son utilisation. L'adjectif doctrinaire a pris au fil du temps une connotation négative comparable à celle de dogmatique, mais son sens originel est différent, dégagé d'un jugement de valeur et c'est celui que nous devons garder.

Les anarchistes rejettent l'idée de dogme par refus d'endoctrinement ou de conception unitaire. Il en va probablement de même chez les écologistes, mais moins car la valeur sacrée souvent attribuée à la nature et à tout ce qui en découle lui donne une connotation religieuse très proche du dogme dans les convictions comme dans les pratiques. S'intéresser à la transformation en doctrine n'est donc pas qu'une question d'herméneutique. Il s'agit ici d'une exégèse historique qui, en analysant le contexte et les conditions dans lesquels une idée évolue, permet de comprendre son sens et sa portée. Or les processus ne sont pas identiques pour l'écologie et l'anarchie, ni dans la nature, ni dans le rythme.

Entre la création de l'écologie (savante) en 1866 et celle de l'écologie politique en 1957, il s'écoule près d'un siècle, puis moins d'une trentaine d'années pour que le terme d'écologisme apparaisse. L'écart historique et conceptuel n'est pas identique quant à l'anarchie et l'anarchisme qui ne sont pas issus de la science.

D'un point de vue pragmatique (sociologique, historique et géographique), l'anarchisme s'est forgé au cours du XIX^e siècle européen de la Révolution industrielle et de la formation des États-nations. D'un point de vue ontologique, notamment caractéristique de Pierre Kropotkine ou de Gustav Landauer, l'anarchie a toujours existé dans l'histoire connue de l'humanité comme aspiration à la justice et comme révolte concrète. L'anarchisme se place au sein du socialisme, tandis que certains le considèrent comme une forme de libéralisme radical.

L'adjectif libertaire permet d'élargir le champ de référence. De nos jours, il dépasse communément ce qui renvoie à l'anarchisme en prenant un sens plus large, davantage axé sur un état d'esprit ou des pratiques. Mais, là encore, son sens épouse l'air du temps ce qui entraîne certaines contradictions ou oxymores comme l'adjectif libéral-libertaire.

Le substantif de *libertarianisme*, qui correspond à l'adjectif *libertarien*, renvoie à un courant idéologique et politique, présent surtout aux États-Unis, qui repose sur le principe d'un État minimum (alors que les anarchistes veulent la suppression de l'État et son remplacement par une fédération d'entités collectives et individuelles) et sur l'idée d'une liberté qui ne remet pas en cause le capitalisme.

Lire les relations possibles entre l'anarchie et l'écologie demande en somme une ouverture d'esprit qui plonge dans la réalité des choses au risque du désappointement lucide.